Document généré le 25 avr. 2024 00:37

Québec français

Chansons de sociétés distinctes

Roger Chamberland

Numéro 77, printemps 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44685ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chamberland, R. (1990). Chansons de sociétés distinctes. *Québec français*, (77), 88–89.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CHANSON

Chansons de sociétés distinctes

Roger CHAMBERLAND

Qui n'a pas encore vu ou entendu le duo de Montagnais connu sous le nom de *Kashtin*, mot montagnais qui signifie «Tornade» ? Leurs nombreuses apparitions à toutes sortes de manifestations à la télévision les ont littéralement, du jour au lendemain, propulsés au rang de vedettes. Difficile dans ce casci de parler de l'intelligence de leurs paroles puisque toutes leurs chansons sont interprétées en montagnais ou innu aionun. À ce titre, d'ailleurs, il est dommage que l'on n'ait pas donné les paroles en version originale et en version française. Plutôt, sous chaque titre, par ailleurs traduit en français, les auteurs donnent un court synopsis de chaque pièce.

C'est à un autre niveau que la séduction opère; d'une part, par les voix de Claude McKenzie et Florent Vollant, voix rauque et adolescente de l'un, voix nasillarde de l'autre. D'autre part, par la musique qui emprunte tout autant au rythme western et *folk song* qu'au rock contemporain et à la musique traditionnelle, même si, comme le soulignent les deux auteurs, la musique se trouve partout, «dans tout ce qui vit, dans tout ce qui vibre. Pour nos grands-pères, l'union avec la nature passait par le son». La thématique de ces douze pièces passe par la transmission des valeurs du peuple innuat : le partage, la générosité, la tolérance et le respect de la nature. Chant d'amour (apu tshekuan), berceuse (nitanish), nostalgie de l'enfance et prise de conscience de la condition innu (e uassiuian, tshinanu), solitude et tristesse (uitshi, ashtam nituapam, e peikussian), joie de vivre (kashtin) et cette chanson du diable (tipatshimun), qui joue et rejoue partout sur les ondes radio, dont l'histoire raconte la dernière apparition du diable sur la réserve et de ceux qui attendent encore qu'on leur rappelle les récits ancestraux. Un premier enregistrement dont il faut également souligner la qualité de l'orchestration et l'utilisation judicieuse des instruments traditionnels (harmonica, violon et homdrum (sorte de tambour innu) et modernes (guitares et pianos électriques). Des chansons peut-être loin du folklore montagnais, mais dont on a néanmoins conservé l'esprit afin de faire «éclater la bulle de l'indifférence et [nous] charmer par la différence».

Place au texte

C'est un peu sous le signe d'un retour à la tradition que Sylvain Lelièvre présente sa dernière production, *Un aller simple*. Cette tradition, il faut l'entendre dans le sens où Lelièvre revient à un «son» plus dépouillé, celui qui l'a fait connaître il y a déjà plus d'une vingtaine d'années : dominante de la voix et des paroles, accompagnement musical plus sobre et rythme doucereux. Après avoir tâté de l'électro-rock et de rythmes contemporains, Lelièvre se dit convaincu de pouvoir faire passer son message en utilisant un son qui lui est plus familier et qui lui convient mieux, quitte à ce que ses auditeurs et auditrices acceptent cette diversité. Le pari est de taille et si, à la première écoute, on doit se refaire l'oreille, on réécoute ces chansons avec plaisir car elles nous interpellent et rendent compte de la vacuité de la vie urbaine («Je flâne en chemin»), de l'amour-tendresse qui parvient à échapper à la routine du quotidien («Au milieu de nous deux») et de l'amour-occasion («Tout ça pour tromper l'ennui»), de la solitude («Peine perdue»), des enfants malheureux et abandonnés («Quelque part un enfant»), de l'écologie et de l'aménagement du territoire («Tôt ou tard» et «Ne coupe pas le mûrier») et des événements de Place Tiananmen où la fête de la démocratie et de la liberté à conquérir a dégénéré, presque en direct à la télé, en massacre et en répression. La vie tranquille, l'actualité et la nouvelle condition des hommes et des femmes sont au cœur des préoccupations de Lelièvre.

Ces textes percutants et lucides, qui soumettent la forme au message à transmettre plutôt que l'inverse, sont appuyés sur des arrangements musicaux, dus à Lelièvre lui-même, Vic Angelillo et Denis Chartrand, qui se situent tout à fait dans la tradition chansonnière. *Un aller simple* dont le retour est assuré par la qualité de la production et l'excellence des paroles et musiques.

Mandeville est-il un vrai rebelle ?

À l'opposé de Lelièvre, Gaston Mandeville a choisi le *beat* syncopé de la musique contemporaine dans son nouvel album, *Où sont passés les vrais rebelles ?* Depuis près de dix ans qu'il essaie de percer sur le marché, Mandeville n'a jamais réussi à dépasser le succès d'estime. Avec cette récente production, la meilleure qu'il ait jamais faite, il a de fortes chances qu'on lui reconnaisse le talent qu'on lui soupçonnait. La trentaine acquise, il jette un regard sur ce que sont devenus ses amis des années folles et de l'adolescence («Où sont passés les vrais rebelles ?»), sur le nouveau rôle de l'homme qui reste à la maison pour s'occuper des enfants («l'Homme de maison»); dans «Mama», l'un de ses plus beaux textes, il s'adresse à sa mère récemment décédée et à qui il n'a jamais su dire «Je t'aime»; l'amour est encore au cœur de trois chansons, «Gens stupides *vs* amour», «Pluie d'été» et «16 ans». Dans cette dernière pièce, il s'agit moins d'amour que des conséquences d'aimer sans précaution à 16 ans, de se retrouver enceinte et d'avoir à prendre une décision qui risque de compromettre l'avenir. La dénonciation de la civilisation américaine («Rêve américain»), du monde des affaires («Bizness Blues») et de la vie urbaine («Ram Dam dans le trafic») montre bien qu'il n'a pas encore renié l'esprit rebelle comme ses copains, qu'il n'a pas troqué son jean pour un complet-cravate, mais que l'âge et la

paternité lui ont donné un peu plus de sagesse sans lui enlever son regard critique. *Où sont passés les vrais rebelles ?* est une production intéressante avec ses moments forts, ses textes bien tournés, mais qui, au plan musical, aurait pu être un peu plus travaillée et surtout mieux orchestrée.

La diffusion de la chanson francophone

Ces quelques productions récentes ne représentent qu'un choix très partiel — et certes partial — de ce qui a été publié en chanson. L'industrie du disque semble s'être remise de la crise du début des années quatre-vingt et a retrouvé un rythme de publication et de promotion équivalent sinon supérieur à celui qu'elle avait précédemment. Mais l'effort de promotion qui passe préalablement par la radio rencontre des ratés inquiétants et des radiodiffuseurs tout aussi ratés et inquiétants. En effet, le CRTC, qui régit le monde de la radio et de la télé, veut forcer les radiodiffuseurs à rétablir la proportion de musique francophone qu'ils font jouer au pourcentage qu'elle détenait au début de la décennie, soit 65%. Les audiences publiques tenues à Montréal en novembre dernier ont clairement démontré qu'aucun radiodiffuseur n'est prêt et ne consent à revenir à ce pourcentage. Raisons invoqués : la popularité de la musique anglophone auprès des jeunes est évidente, et il n'y a pas de véritable renouvellement ou de nouveauté en chanson francophone ! Plutôt mince comme argument quand on sait que la nuit, l'heure des plus faibles cotes d'écoute, est choisie comme moment de diffusion pour la musique francophone dans la majorité des stations de radio. Par ailleurs, le renouvellement et la croissance de la relève passent par une économie de marché à la base de laquelle on retrouve le disque et sa promotion radiophonique. Bref, le français risque de devenir la langue des chouettes et des hiboux, des couche-tard et des secrets d'alcôve, comme le chante très bien Michel Rivard dans sa chanson «le Cœur de ma vie», récemment parue dans un album qui reprend ses plus grands succès : «On la parle tout bas • Aux moments de tendresse • Elle a des mots si doux • Qu'ils se fondent aux caresses • Mais quand il faut crier • Qu'on est là qu'on existe • Elle a le son qui mord • Et les mots qui résistent.» Cette résistance doit passer par la mobilisation pour exercer une pression politique auprès du CRTC afin qu'il ne cède pas au lobbying des grands réseaux des radiodiffuseurs et, qu'il redonne prépondérance à la chanson francophone à l'intérieur d'une grille horaire qui tienne compte des cotes d'écoute. ●

Entre l'ère du laser et l'air du malentendu

Sylvain LELIÈVRE

Et on le faisait taire dans sa propre maison

Félix Leclerc

l'heure où j'écris ces lignes, l'album *Hélène* de Roch Voisine a dépassé en tirage les 200 000 exemplaires, et je suis sûr que la contribution du Père Noël lui permettra d'atteindre les 250 000, au Québec seulement. Sur le plan critique, on pourrait facilement succomber à la tentation d'interpréter cette macédoine linguistique — couplets français, refrain anglais — comme une sorte d'illustration culturelle du Canada bilingue tel que fantasmé par Pierre Elliott Trudeau. Premier malentendu ! Les Français de France, qui n'ont pas eu à subir l'onanisme constitutionnel du grand PET, sont en train de porter *Hélène* au sommet du «Top-50». En deux temps trois mouvements (de caisse enregistreuse), on passe du *malentendu* au *mâle entendu*.

Car Voisine est un joli garçon, il donne dans le rétro cuvée Woodstock, «la belle époque» au regard des nymphettes griffées qui constituent la base de son public; dès lors, les lieux communs que véhiculent ses textes n'ont pas plus d'importance que les paroles d'un slogan publicitaire. «The medium is the message», écrivait McLuhan. Reçu 5 sur 5, répondent en chœur les producteurs. Ils ont trouvé pour Voisine une image, tout de même pas trop éloignée de ce qu'il est, mais enfin une image, disons, congruente : entre l'Adonis performant de *Lance et compte* et le chantre éploré des amours de vacances, on était «dans l'enclave», comme dirait Michel Bergeron. Le reste n'était qu'une affaire de marketing : publicité, promotion, vidéo, etc. Cela fut fait, et fort bien fait. Résultat : Voisine est un *produit* gagnant.

Félix Leclerc est mort et ses disques se vendent, enfin. Je ne veux pas dire qu'ils ne se vendaient pas de son vivant, mais sur quarante années de carrière au Québec, il n'est pas évident que leur succès commercial ait été constant, loin de là. Entre l'indifférence des années quarante et l'engouement des années cinquante, entre la réserve des années soixante et l'éclatement des années soixante-dix, puis, de la bouderie référendaire jusqu'à la consécration posthume, l'histoire d'amour entre Leclerc et son public aura connu chez nous d'étonnantes fluctuations. Plus souvent qu'autrement, les chansons de Leclerc auront été *mal entendues*.

Mais Félix a eu la bonne idée de nous quitter au moment même où ses refrains, revampés à la mode du jour par Johanne Blouin, connaissaient un étonnant regain de popularité. À telle enseigne que la multinationale *Polygram*, dont l'intérêt pour le catalogue de Leclerc était à peu près nul depuis quelques années, met sur le marché une intégrale dont la légitimité est aussitôt contestée par la firme québécoise *Amplitude*, qui fait valoir ses droits exclusifs, du moins pour le Canada, sur le répertoire enregistré depuis 1975. Et bonne chance aux héritiers ! Quand deux éditeurs se disputent âprement le marché d'un même auteur, c'est signe que le *produit* est là, comme on dit dans le milieu.

Voilà donc, bon gré, mal gré, ce que les artistes québécois de la chanson sont devenus, de Leclerc à Voisine : des *produits*. De Michel Rivard aux Vilains Pingouins, depuis les maris de Ginette